

1.

Montreux, Suisse, le 3 juin

— Je ne peux pas accepter, Paul. Tu es un homme merveilleux, mais je ne suis pas amoureuse de toi.

— La mort de ta grand-mère t'a tellement bouleversée que tu n'y vois plus clair.

— Détrompe-toi. Un mariage entre nous serait voué à l'échec, je le sais.

— Alors, tu vas vraiment faire ce voyage ?

— Oui. Ma place est réservée dans l'avion pour El-Joktor. Je vais parcourir le trajet que ma grand-mère a fait autrefois, ce sera ma manière de lui rendre un dernier hommage.

— Tu ne devrais pas y aller seule, Lauren. Laisse-moi au moins t'accompagner pour te protéger.

— Me protéger de quoi ? Non, Paul.

— Combien de temps seras-tu partie ?

— Je n'en sais rien.

Désert de Nefoud, le 5 juin

Lauren Viret avait l'impression d'être un grain de sable au milieu de l'immensité désertique. Depuis qu'ils avaient quitté El-Joktor, la ville principale de cette partie du nord de la péninsule arabe, une chaleur brûlante s'était abattue sur leur caravane, composée d'une vingtaine

de personnes et d'autant de chameaux. Leur trajet allait s'étirer sur une soixantaine de kilomètres et Mustafa, son guide, avait insisté sur l'importance des montures. Selon lui, un chameau pouvait se révéler plus utile à la survie que n'importe quel humain.

Elle avait lu suffisamment de témoignages de survivants de tempêtes de sable pour savoir qu'il ne plaisantait pas. Les chameaux constituaient, outre un moyen de transport, un abri et même, dans les cas extrêmes, une source d'eau et de nourriture.

Les dangers qui guettaient les voyageurs de ces régions ne parvenaient toutefois pas à lui faire oublier la beauté spectaculaire des immenses dunes que le vent avait sculptées en forme de demi-lune. Les paysages des récits de sa grand-mère prenaient vie sous ses yeux. Ce n'étaient cependant pas les dunes qui l'avaient à jamais captivée, des années auparavant, mais un être de chair et de sang.

— Malik était immense dans tous les sens du terme, lui avait-elle confié un jour. Il régnait sur son peuple, et sa parole avait force de loi. Et il était beau comme un dieu. Je n'aurais pas plus pu m'empêcher de l'aimer que de respirer.

Comment un amour aussi puissant pouvait-il exister ? La question n'avait plus quitté Lauren.

Tournant la tête, elle observa un instant les chameliers dont les visages étaient partiellement dissimulés derrière leur turban. Ces habitants du désert devaient se demander pourquoi elle s'aventurait seule ici. Elle était consciente qu'elle détonnait parmi eux. Une Américaine blonde, portant des vêtements traditionnels masculins... Mais cette tenue était justement celle qu'avait portée Celia Melrose Bancroft, sa grand-mère, quand elle avait entrepris ce même périple une cinquantaine d'années plus tôt.

Les gens qui les connaissaient s'étaient toujours émerveillés de l'étonnante ressemblance entre son aïeule et elle. Certaines caractéristiques génétiques avaient de toute évidence sauté une génération, comme cela se produisait

parfois. Lana, la mère de Lauren, était une superbe brune, à la peau aussi mate que celle de sa fille était diaphane. En arabe, le prénom que Celia avait donné à sa fille signifiait tendre.

Les parents de Lauren avaient tragiquement péri dans un accident de téléphérique, lors de vacances au ski, alors qu'elle n'était âgée que de six mois. Grâce à la collection de photos du jeune couple que Celia possédait, elle avait cependant leur image gravée dans le cœur.

Maintenant que sa grand-mère était morte, personne à part elle ne savait que Lana avait son teint mat et sa chevelure d'ébène au sang du grand cheikh Malik Ghazi Shafeeq qui coulait dans ses veines. Et c'était un secret qu'elle ne partagerait avec personne.

De son grand-père, elle ne connaissait que la photo d'une veille coupure d'un journal arabe que Celia gardait précieusement. Sous son foulard traditionnel, on devinait un nez aquilin et une bouche sensuelle qu'il avait transmise à sa fille.

Lauren était cependant décidée à en découvrir davantage sur lui lors de son séjour dans l'oasis d'Al-Shafeeq. La caravane devait l'atteindre le lendemain, et elle comptait y séjourner quelques semaines.

Bercée par l'allure nonchalante de son chameau, elle laissa son esprit vagabonder, et des paroles de sa grand-mère lui revinrent à la mémoire :

— La seule chose qui trahisse ta filiation avec le cheikh Malik est ton caractère passionné. Tu verras, quand l'homme qu'il te faut viendra, il réveillera cette passion.

Son instinct lui avait toujours soufflé que Paul, le journaliste parisien qui la courtisait, n'était pas cet homme. Certes, elle l'appréciait, mais au fond de son cœur, elle attendait le jour où elle connaîtrait le souffle de la passion dont l'évocation faisait briller les yeux de sa grand-mère.

Elle avait fait la connaissance de Paul alors qu'il interviewait Celia pour une série d'articles retraçant la

vie de Richard Bancroft, son défunt mari. Richard l'avait épousée bien qu'elle fût mère célibataire et il avait élevé Lana comme sa propre fille. A la mort des parents de Lauren, il avait aussi fait office de figure paternelle pour elle. Apparemment, il ne s'était jamais offensé de ce que Celia ne lui dévoile pas le nom du père de Lana. Pour lui, tout ce qui comptait était qu'elle l'aimait. Peu lui importait son passé.

Richard était un anthropologue de renommée internationale, et ses travaux l'avaient conduit dans les endroits les plus reculés et les plus exotiques de la planète. Lauren et sa grand-mère l'avaient à plusieurs reprises accompagné lors de ses expéditions. Jamais pourtant il ne s'était rendu dans le désert arabique, sans qu'il soit possible de savoir si c'était parce que ses centres d'intérêt se trouvaient ailleurs, ou si Celia ne voulait pas retourner sur le théâtre de ses amours avec un autre homme.

A l'époque où Paul avait pris contact avec sa grand-mère, Lauren vivait avec elle à Montreux et elle l'aidait à compiler les nombreuses notes de Richard en vue de les éditer. Celia avait trouvé le journaliste charmant. Lauren aussi, mais elle avait veillé à garder leur relation purement platonique car elle avait compris dès le début qu'elle ne pourrait jamais tomber amoureuse de lui. Cette situation avait désespéré sa grand-mère qui s'inquiétait de la voir sans compagnon. Même si elle ne voulait pas faire de peine à la vieille dame déjà très malade, elle se montra franche avec elle.

— Je ne serai pas toujours seule, lui avait-elle dit, rassurante. Mais pour l'instant, j'ai envie de voyager. J'ai l'intention de faire quelque chose de ma vie. Le prince charmant finira bien par se présenter.

Peu de temps après l'enterrement de Celia, elle avait commencé à préparer son voyage. Elle avait éprouvé le besoin de voir l'endroit où sa grand-mère — romantique dans l'âme — avait vécu une incroyable histoire d'amour

avec un homme qui avait conquis jusqu'au tréfonds de son âme. En outre, elle espérait que le dépaysement chasserait la tristesse qui l'habitait depuis la mort de la vieille dame.

S'arrachant à ses réflexions, elle porta machinalement la main à son cou pour toucher le petit médaillon en or caché sous ses vêtements. Une demi-lune y était gravée. C'était le trésor le plus précieux qu'avait possédé sa grand-mère, car son amant du désert le lui avait offert lors d'une visite au Jardin de la lune. Elle lui avait aussi parlé du Jardin des délices.

Le nom de ces lieux avait toujours fasciné Lauren, et elle comptait les visiter lors de son séjour.

Elle considérait le médaillon comme un talisman. Restait à savoir si, comme elle l'espérait dans le secret de son cœur, il lui ferait un jour vivre une aventure sentimentale aussi merveilleuse que celle qu'avait connue sa grand-mère.

Paul l'avait suppliée d'accepter qu'il l'accompagne. Le mois précédent, il avait rencontré un prince du royaume arabe à une table de jeu du casino de Montreux. Toujours à l'affût d'un sujet d'article, il avait profité de l'occasion pour lui demander une interview et avait pris quelques photos du prince et de son escorte.

Durant l'entretien, le prince, visiblement flatté de l'intérêt qu'il suscitait, s'était montré lyrique sur les beautés du Nefoud. Il avait aussi ajouté qu'un jour il régnerait sur toute cette splendeur. D'après Paul, le prince prenait ses désirs pour la réalité, mais il n'en pensait pas moins tenir un bon sujet.

Devant l'enthousiasme de son ami pour ce voyage, Lauren avait eu des scrupules à refuser qu'il l'accompagne. Toutefois, Paul commençait à éprouver des sentiments de plus en plus profonds — et non partagés — pour elle, et il aurait été cruel de sa part de le laisser se bercer d'illusions.

Perdue dans ses pensées, elle ne s'étonna tout d'abord pas du changement de topographie. Au sud-ouest, des montagnes semblaient soudain avoir surgi de nulle part.

C'était d'autant plus curieux qu'elle avait soigneusement étudié la carte de la région la veille dans l'avion. Elle ne se souvenait d'aucune montagne sur le trajet vers l'oasis.

Elle n'eut cependant pas le temps de s'interroger davantage car des cris fusaient à présent de toutes parts. Bien qu'elle ne comprenne pas l'arabe, les intonations étaient indubitablement alarmées.

— Mustafa ? fit-elle en se retournant. Que se passe-t-il ?

Le guide, qui discutait avec les autres hommes, éperonna son chameau et vint rapidement à sa hauteur.

— Une tempête de sable, dit-il. Il faut nous abriter. Tout de suite ! Tirez sur les rênes, votre chameau va s'asseoir. Vite !

Une tempête de sable. Ces quelques mots suffirent à lui glacer le sang. Elle avait lu que ces phénomènes pouvaient atteindre la force d'un cyclone. Un vent puissant soulevait à présent sa cape. Le ciel, d'un bleu limpide l'instant auparavant, prit une étrange nuance jaune et semblait s'avancer à toute vitesse sur eux. Curieusement, elle ne percevait aucun bruit. Quand elle éprouva des difficultés à respirer, un sentiment de panique l'envahit.

Avec une force quasi surhumaine, Mustafa l'arracha de la selle et la poussa à l'abri du vent, contre le flanc du chameau accroupi.

— Accrochez-vous au harnais, mademoiselle, dit-il d'un ton sec. Couvrez complètement votre tête et serrez-vous contre le chameau.

— Mais..., et vous ? cria-t-elle, terrorisée.

— ... à côté...

Le reste de la réponse fut étouffé quand il couvrit son visage avec son turban. Puis il se volatilisa, et elle ne vit plus rien. Un vacarme sinistre résonna à ses oreilles.

— Mustafa ! cria-t-elle.

Mais le sable emplit ses narines et sa gorge. Dans un réflexe de survie, elle se couvrit à son tour le visage de son écharpe. Malgré cela, elle commençait à suffoquer et

l'impression de se noyer dans une mer de sable se fit de plus en plus forte.

Nous allons tous mourir, fut la dernière pensée qui lui traversa l'esprit avant que l'oubli ne l'engloutisse.

Le prince Rashad Rayhan Shafeeq, régent du royaume d'Al-Shafeeq durant la maladie de son père, n'avait vécu que deux moments de pure jubilation dans son existence, l'un comme l'autre pendant son adolescence. Le premier, c'était lorsqu'il avait débourré l'étalon que son père lui avait offert. L'autre, quand le roi, son père donc, avait survécu au crash de son avion de tourisme et qu'il avait été retrouvé, avec son pilote, dans le désert après trois jours de recherches.

Cet après-midi, dans la ville minière de Raz, c'était une autre sorte d'allégresse qu'il ressentait, cependant, et une satisfaction personnelle s'y mêlait. Cela faisait trois ans qu'il attendait ce moment. A l'or, sur lequel la famille royale avait bâti sa fortune depuis des siècles, allaient désormais s'ajouter d'autres minerais. En effet, les forages qu'il avait fait conduire avec la plus grande discrétion avaient donné les résultats escomptés. Il avait gagné son pari.

Il balaya du regard la table de réunion, où il avait convoqué ses collaborateurs les plus dignes de confiance.

— Messieurs, aujourd'hui j'ai rencontré le géologue et l'ingénieur en chef, et ils m'ont donné les nouvelles que j'attendais. La taille des nouveaux gisements dépasse toutes mes espérances. Ils nous permettront de développer de nouvelles industries, de créer des emplois, des infrastructures, des écoles pour nos enfants. Et de nouveaux hôpitaux.

Un tonnerre d'applaudissements retentit dans la salle de réunion.

Cette terre appartenait à sa famille depuis la nuit des temps. Les richesses du sous-sol leur revenaient. Au fil de

l'histoire, des tribus voisines avaient tenté de s'en emparer par la force, mais, au prix de luttes parfois sanglantes, les habitants d'Al-Shafeeq avaient toujours su résister à ces assauts. Dieu merci, en cette époque moderne, cette menace avait disparu. En revanche, les problèmes qui surgissaient aujourd'hui venaient du sein même de la famille régnante. Rashad préféra cependant ne pas s'appesantir sur ce constat.

— Ce soir, en rentrant au palais, j'en informerai le roi, dit-il. Je ne doute pas un instant qu'il saura récompenser comme il se doit votre persévérance et votre loyauté envers la famille royale.

Son enthousiasme était tel qu'il mit un certain temps à apercevoir les signes que faisait le gérant de la mine d'or pour attirer son attention dans le brouhaha. Voyant son air anxieux, il s'excusa auprès de ses collaborateurs et alla le rejoindre dans le couloir.

— Que Votre Altesse me pardonne de l'interrompre, dit l'homme, mais une caravane a été surprise par une tempête de sable, entre El-Joktor et Al-Shafeeq. Un cavalier qui passait au loin a vu la caravane engloutie par le sable et il est aussitôt venu ici chercher des secours. Il a vu des chameaux qui erraient, mais il ne sait pas combien d'hommes ont survécu. Ni s'il y a des survivants.

L'estomac de Rashad se noua. A l'annonce du drame, son euphorie s'était complètement évanouie.

— A quelle distance cela s'est-il produit ? demanda-t-il.

— Une vingtaine de kilomètres.

— Rassemblez une équipe de secours avec du matériel et dites-leur de rejoindre le site à cheval. Demandez aussi qu'on charge des réserves d'eau dans mon hélicoptère. Je vais immédiatement me rendre sur place pour évaluer les dégâts et voir s'il y a des survivants. J'emmènerai les blessés graves à Al-Shafeeq.

— Oui, Votre Altesse.

Quand Rashad revint dans la salle de réunion pour expliquer la situation à ses collaborateurs, ceux-ci n'hési-

tèrent pas un instant. Tout le monde se précipita à sa suite pour se joindre aux secouristes. Il s'adressa à l'un des collaborateurs en qui il avait le plus confiance :

— Tariq ? Viens avec moi.

Dès que l'hélicoptère fut chargé d'eau et de kits d'urgence, il s'assit aux commandes. Un de ses gardes du corps s'installa à l'arrière, et Tariq prit place sur le siège du copilote.

S'approcher d'étrangers dans le désert comportait toujours un risque mais, si des hommes de sa tribu couraient un danger, il était hors de question qu'il ne se porte pas à leur secours.

Les pales se mirent à tourner, et l'hélicoptère décolla. Quel dommage que l'engin ne puisse pas atteindre la vitesse de ses faucons en piqué. Il était crucial, en effet de parvenir sur les lieux de la tempête rapidement si on voulait sauver des vies.

Cette partie du désert était connue pour la violence de ses vents qui pouvaient se lever sans prévenir. Si les tempêtes de sable n'y étaient pas fréquentes, elles pouvaient s'y montrer dévastatrices.

Il aperçut bientôt des silhouettes d'hommes et de chameaux. Malgré les conseils de prudence de Tariq qui redoutait une embuscade, il posa l'hélicoptère. Maintenant qu'il était suffisamment près du petit groupe, il distingua Mustafa Tahar. Les Bédouins avaient aussi reconnu leur prince dans l'homme qui volait littéralement à leur secours, car ils s'agenouillèrent d'un même mouvement en signe de reconnaissance.

Il coupa le moteur et sauta de l'hélicoptère pour aider Tariq, qui n'avait pas attendu l'arrêt des pales, à décharger les jerricans d'eau. Mustafa, le chamelier qu'il connaissait depuis des années, lui montra un corps allongé dans le sable, recouvert de couvertures.

— Elle est toujours en vie, dit-il, mais si elle n'est pas rapidement conduite à l'hôpital, elle risque de mourir. J'ai

essayé de lui donner le peu d'eau qu'il restait, mais elle est trop faible pour boire.

— C'est une femme ? s'exclama Rashad.

— Oui, Votre Altesse.

Rashad s'accroupit et souleva la couverture. Il eut la surprise de découvrir une jeune femme vêtue d'une *kandura* masculine. Il prit son poignet entre ses doigts et fut soulagé de constater que son pouls battait, même si c'était faiblement. De toute évidence, elle avait de la fièvre.

Intrigué par cette présence insolite, il l'étudia plus attentivement. Malgré le sable qui ternissait l'éclat de sa chevelure dorée, elle était d'une beauté à couper le souffle. Sous le choc, il resta un instant figé, avant de la soulever dans ses bras. Quand il serra son corps incroyablement léger contre lui, une étrange sensation l'envahit.

Contrairement à son peuple, il ne croyait pas aux présages et il préféra attribuer cette sensation à la réaction naturelle que tout homme aurait eue devant une jolie femme. Elle pouvait en outre s'expliquer par la vie quasi monacale qu'il menait depuis plusieurs semaines. Depuis que l'état de santé de son père l'avait contraint à prendre une part plus active dans la gestion du royaume.

Mû par une force irrésistible, il se pencha de nouveau vers le visage de l'inconnue. Sa peau diaphane évoquait la plus fine porcelaine, et quelques mèches blondes qui s'échappaient de son foulard effleuraient un visage à la beauté classique. Quand son parfum féminin lui chatouilla les narines, il ressentit une inexplicable impression de faiblesse.

— Elle se rendait à Al-Shafeeq, lui dit Mustafa.

Le chamelier les avait accompagnés, Tariq et lui, à l'hélicoptère, où son collaborateur installait la jeune femme inconsciente sur l'un des sièges arrière.

— Seule ? demanda Rashad sans masquer sa surprise.

— Oui. Moi aussi, ça m'a semblé bizarre. Tenez, voici son passeport.

Rashad le mit dans sa poche avant de demander :

— Y a-t-il quelqu'un d'autre qui nécessite des soins d'urgence ?

— Non, Votre Altesse.

— Parfait. Dans ce cas, je la conduirai au palais, où elle sera soignée. Les secours en provenance de Raz ne devraient pas tarder à arriver.

Mustafa le remercia et, une fois qu'il se fut éloigné, Rashad fit décoller l'hélicoptère. Dès qu'il eut pris de l'altitude, il téléphona à Nazir, son assistant, pour lui demander que le médecin de la famille royale soit prêt à prendre en charge l'inconnue aussitôt qu'ils arriveraient à Al-Shafeeq.

Le vol fut bref et, quand il se posa sur l'aire d'atterrissage du palais, il laissa à Tariq et au garde du corps le soin de sortir l'inconnue de l'hélicoptère. Son instinct lui soufflait que moins il aurait de contacts avec la séduisante jeune femme mieux il se porterait. Quelques secondes plus tard, une équipe médicale les rejoignit et emporta le corps apparemment sans vie sur une civière.

Assuré qu'elle était entre les meilleures mains, il enjoignit à ses deux compagnons de remonter dans l'hélicoptère. Du travail les attendait encore à Raz. Durant le trajet, Tariq fut inhabituellement silencieux.

— Qu'est-ce qui te préoccupe ? lui demanda-t-il.

— Je me demandais ce qu'une femme si jeune pouvait bien faire, seule, en plein désert.

— Moi aussi, mais n'oublie pas qu'elle est étrangère.

— Elle est très belle. Un homme va certainement souffrir s'il apprend qu'elle a été vaincue par le sable. Espérons que le médecin pourra la sauver.

Les paroles de Tariq avaient de nouveau éveillé en lui la sensation étrange qu'il avait éprouvée en posant les yeux sur l'inconnue la première fois. Et il n'aimait pas ça. Ce fut avec soulagement qu'il descendit de l'hélicoptère à Raz.

Son nouveau projet allait lui faire oublier la mystérieuse et troublante jeune femme du désert.

A peine les pales de l'hélicoptère s'étaient-elles arrêtées, cependant, que son téléphone sonna. Voyant s'afficher le numéro du Dr Tamam, le médecin du palais, il eut un bref instant de panique. Allait-il lui annoncer qu'il n'avait pas pu sauver sa patiente ? Il parvint à se ressaisir. Après tout, même si toute mort était regrettable, que lui importait la disparition d'une femme qu'il ne connaissait pas ?

— Nous sommes arrivés trop tard, c'est ça ? dit-il en prenant la communication.

— Non. Elle est sous perfusion et elle se remet petit à petit.

Il expira longuement. Il ne s'était pas aperçu qu'il avait retenu son souffle en attendant la réponse du médecin.

— Elle a eu de la chance. A-t-elle repris connaissance ?

— Pas encore, et c'est mieux ainsi.

— Vous voulez dire : à cause du choc ?

— Pas seulement. Cette jeune femme a besoin du plus grand calme, de préférence dans un lieu isolé. Auriez-vous une suggestion, Votre Altesse ?

De toute évidence, quelque chose préoccupait le Dr Tamam, et il ne voulait pas entrer dans les détails au téléphone.

— Installez-la dans l'appartement du premier étage, celui qui donne sur le Jardin des délices.

— Bien. L'infirmière m'aidera à la transporter.

Ces réponses brèves ne ressemblaient pas au médecin, qui se montrait d'habitude plus loquace. Un sentiment d'inquiétude commença à s'insinuer en Rashad.

— Je rentre au palais, dit-il, raccrochant aussitôt.

Plutôt que de retourner les mystérieuses paroles du Dr Tamam dans son esprit durant le reste de la journée, le plus simple était en effet de quitter Raz pour rentrer à Al-Shafeeq plus tôt que prévu. Il voulait se rendre compte par lui-même de ce qui inquiétait le médecin. Celui-ci

veillait sur sa famille depuis des années, et, comme tous les membres du personnel du palais, il était toujours à l'affût de ce qui pouvait toucher à la sécurité de la famille royale.

Quand il arriva au palais, il prit une douche rapide et se fit servir un repas dans son appartement. Puis, vêtu de sa tenue d'intérieur traditionnelle de soie, il se dirigea vers l'autre aile.

Le jardin sur lequel donnait la suite où il avait fait installer l'inconnue regorgeait de fleurs exotiques, il était l'objet de l'attention de sa mère et de toute une armée de jardiniers. La mystérieuse Américaine était tout aussi exotique que ces fleurs, c'était entre autres pour cette raison qu'il avait décidé de lui attribuer cet appartement. Les paroles de Tariq lui revinrent à l'esprit. « Elle est très belle »... C'était très en dessous de la réalité.

Quand il pénétra dans la suite, l'infirmière lui apprit que le Dr Tamam se trouvait encore au chevet de la patiente. Traversant le vaste salon, il entra dans la chambre, et ses yeux se posèrent immédiatement sur la jeune femme allongée dans le lit, une perfusion suspendue à côté d'elle. Assis près d'elle, le médecin lui prenait le pouls. Quand il aperçut Rashad, il se leva.

— Comment va-t-elle ? demanda-t-il.

— Elle se remet lentement. J'ai ajouté un somnifère à la perfusion. Demain, elle sera en meilleure forme quand elle prendra conscience qu'elle a frôlé la mort. L'infirmière passera la nuit auprès d'elle et lui redonnera de l'oxygène, si nécessaire. Néanmoins, je voulais vous montrer quelque chose. Regardez ce qu'elle portait autour du cou.

Fronçant les sourcils, Rashad s'approcha du lit. A cette distance, il remarqua que la perfusion avait fait son effet. Les joues de la jeune femme avaient repris des couleurs. Ses cheveux avaient été lavés, et leurs reflets brillants évoquaient ceux des ailes des papillons qui voletaient parmi les fleurs du Jardin des délices. Ses cils et ses sourcils

sombres formaient un contraste saisissant avec ses mèches blondes, rendant sa beauté encore plus spectaculaire.

Le drap blanc avait été remonté sur ses épaules mais, en se penchant, il put voir une chaîne en or autour de son cou.

— Que voulez-vous que je voie ? demanda-t-il.

— Ceci, répondit le médecin en tendant la main, paume levée vers lui. J'ai pris la liberté de le lui ôter dès que je l'ai vu, à son arrivée.

Quand il découvrit ce que le docteur tenait, il eut le souffle coupé. C'était un médaillon en or sur lequel une demi-lune était gravée. Le symbole de la famille royale de Shafeeq.

A chaque naissance d'un garçon, un médaillon de cette sorte était frappé par un joaillier. Et à cette occasion uniquement. Il était généralement porté sur une chaîne autour du cou, mais Rashad, à seize ans, avait rompu avec cette tradition et demandé qu'il soit monté sur une bague qui lui servait de sceau. La bague se trouvait dans un tiroir de son bureau.

Comment cette femme, venue d'un autre continent, s'était-elle retrouvée en possession de ce bijou, dont il n'existait que huit exemplaires ? S'il n'en avait eu la preuve sous les yeux, il aurait juré que c'était impossible.

Sans hésiter, il mit le médaillon dans sa poche et retourna auprès de l'inconnue. Avec un luxe de précautions, il chercha le fermoir de sa chaîne en or, qu'il défit. Ce faisant, il ne put s'empêcher d'apprécier la douceur de la peau laiteuse de son cou et le contraste avec le bronze de ses propres doigts. La jeune femme eut un petit gémissement et tourna la tête, comme si elle avait senti sa légère caresse. Il retint son souffle. Une partie de lui-même voulait qu'elle se réveille. Espérait-il percer ses secrets à jour simplement en plongeant son regard au fond de ses yeux ?

Mais quelque chose en lui préférait qu'elle continue de dormir. En effet, quand elle se réveillerait, elle apprendrait qu'elle avait failli mourir, et ce genre de choc pouvait être

violent. Contempler la beauté du désert pouvait avoir un prix exorbitant. Pourquoi cette étrangère avait-elle pris un tel risque ?

Sachant qu'il devrait encore patienter pour résoudre le mystère qui entourait la jeune femme, il glissa la chaîne en or dans sa poche avec le médaillon, puis il se tourna vers le médecin.

— Vous avez bien fait de m'avertir immédiatement, dit-il. Je compte sur vous pour que ceci reste entre nous.

— Bien sûr. L'infirmière n'a pas été autorisée à l'approcher avant que j'aie ôté le médaillon.

Il reconnaissait bien là le dévouement du Dr Tamam. Celui-ci lui avait à plusieurs occasions sauvé la vie, et il avait une confiance absolue en lui.

Après l'avoir salué, le médecin s'en alla. Quand il fut seul, il ouvrit les valises que les domestiques avaient apportées. Sa fouille ne lui apprit rien de plus sur la mystérieuse inconnue, si ce n'était qu'elle avait des goûts plutôt simples et classiques en matière de vêtements. A part deux robes pour le soir, l'une noire, l'autre beige, une paire d'escarpins à talons et des sandales, le reste était des vêtements pratiques pour voyager dans le désert. La trousse de toilette contenait quelques crèmes et un peu de maquillage. Apparemment, elle aimait voyager léger.

Il ne devait pas s'attarder dans la chambre de la jeune femme, il en était parfaitement conscient. Ses pensées prendraient inévitablement un tour qu'il ne voulait pas leur voir prendre, et il finirait par oublier qu'il devait découvrir les raisons de sa venue et la manière dont le médaillon s'était retrouvé entre ses mains. Il allait devoir patienter jusqu'au lendemain matin.

Après avoir salué l'infirmière, il retourna dans ses appartements et donna congé à ses domestiques. Il avait besoin d'être seul. Une fois qu'il fut confortablement installé dans un fauteuil de sa chambre, il sortit le passeport de l'inconnue de sa poche.

Lauren Viret. Vingt-six ans. Adresse : Montreux, Suisse.

Montreux. Il connaissait cette ville, l'une des banques qui s'occupaient de la fortune de sa famille s'y trouvait. Il se souvenait de l'exubérante vie nocturne qui y régnait quand il y avait séjourné pour affaires. Il n'était pas attiré par les casinos ou les boîtes de nuit, contrairement à son cousin Faisal, l'ambitieux fils de Sabeer, le frère cadet de son père, qui s'y rendait régulièrement pour des voyages d'agrément. Lui préférait skier sur le domaine des Portes du soleil, situé à une demi-heure de la ville.

Plus que tout, cependant, il aimait se rendre à Montreux en été. Du balcon de la résidence familiale, il pouvait contempler le lac Léman. La vue de tant d'eau le fascinait, lui, l'homme du désert.

L'eau, ce bien si précieux et si rare dans son pays. En apparence. En effet, sous le désert d'Arabie se trouvaient de grandes quantités d'eau, plus que les gens ne l'imaginaient. Et cela faisait des années qu'il travaillait sur un projet destiné à en faire remonter de plus grandes quantités à la surface, afin d'irriguer les cultures et de procurer à boire au bétail. Il rêvait d'une terre fertile pour son peuple. Il n'avait cependant jamais fait part de ce projet à la famille de son oncle, car celle-ci se montrait généralement réfractaire à toute innovation.

Mais son esprit s'égarait. Revenant au passeport de Mlle Viret, il chercha son adresse. Elle vivait dans le secteur le plus huppé de la ville, au bord du lac. Que diable venait faire une jeune femme visiblement fortunée, et portant le médaillon des Shafeeq, seule dans le désert ? Décidément, il n'était pas plus avancé !

Finalement, las de retourner ces questions dans sa tête, il se promit de tirer cette histoire au clair le lendemain.